

Le retour d'Aristée

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir... Et pour cause : je suis tombé dessus totalement par hasard.

*

Voilà cinq ans, j'ai hérité de ce bout de terrain, en plein Lubéron. Pour y accéder, il faut, en sortant de Peypin-d'Aygues, emprunter une petite route qui semble ne mener nulle part. Le paysage est magnifique, comme il sait l'être dans ce petit paradis. Mais rares sont les touristes qui viennent jusque là, et aucune construction, aucune maison, aucun abri n'appelle à y séjourner. Ce qui est devenu mon terrain est juste une vaste étendue de garrigue, au milieu des reliefs boisés.

Au départ, je l'avoue, je n'ai pas su quoi faire de cet endroit. Je n'ai pas de ces nostalgies familiales qui auraient pu m'inciter à venir m'y recueillir sur cette arrière-grand-tante dont je n'ai jamais rien su. Et puis il y a eu le 13 novembre. Au Bataclan. J'ai survécu. Pourquoi moi ? Et pourquoi pas mon voisin, qui s'est pris une balle en pleine tête, ou ma voisine, tuée à bout portant d'une balle dans le dos ? Moi, je suis passé à travers, en tout cas c'est l'impression que cela donne, mais une partie de moi est restée là bas.

Dix jours plus tard, je n'avais toujours pas prononcé le moindre mot. Et pour dire quoi ? Que je ne comprenais pas ? Ça allait m'aider, peut-être ? Alors j'ai ressenti le besoin de partir. De Paris. Loin. Être seul, avec moi-même. Et j'ai subitement repensé à ce terrain. Sur un coup de tête, j'ai pris ma voiture, et je suis descendu vers ce qui m'est alors apparu comme un havre, un abri. Je ne me suis même pas préoccupé de trouver un lieu où dormir. J'avais, avant toute chose, besoin de prendre de la distance.

Pendant le trajet, sur une aire d'autoroute, j'ai consulté une de ces plateformes web de réservation d'hôtels et autres chambres d'hôtes, et j'ai trouvé un lieu où poser mes bagages, fort légers au demeurant. Je n'avais pris qu'un petit sac, enfourné dedans quelques vêtements de rechange et une

brosse à dents. Je n'avais plus qu'une idée en tête : aller m'allonger dans le maigre soleil de ce mois de novembre, sentir le sol sous mon dos, et regarder les nuages courir dans le ciel.

J'avais réservé pour une semaine. Coup de chance, personne n'avait réservé pour les semaines qui suivaient, et j'y suis resté. Trois semaines en tout. Le matin, je prenais la couverture qui se trouve toujours dans le coffre de ma voiture, une baguette de pain, un saucisson, une grande bouteille d'eau. Et j'allais m'installer loin du monde. Comme pour me nettoyer du bruit, de la fureur, des cris.

Depuis, j'y suis retourné pratiquement une fois par mois. C'est la première fois de ma vie que j'ai l'impression de comprendre ce que les autres veulent dire quand ils parlent de « se ressourcer ». Et, du coup, j'ai décidé, en juin, de travailler un peu sur le terrain. D'arracher les vieilles souches. Et de faire un peu de ménage dans les genévriers qui forment ce qui ressemble à une longue haie, tout au bout du terrain. Je n'ai pas de programme précis, c'est seulement l'occasion d'un peu d'exercice physique. J'ai envie de me dépenser, de transpirer, de ressentir la douleur de l'effort.

*

Et c'est comme cela que je suis tombé dessus. Au départ, je n'ai pas vu de quoi il pouvait s'agir. Je venais de couper quelques branches quand, sur le sol, au milieu des branches entremêlées, accumulées là au fil des années, j'ai vu une sorte d'excroissance. J'ai failli ne pas y prêter attention – ou, plutôt, je n'y ai porté aucune attention consciente. Mais mes yeux sont restés fixés dessus, sans même que je m'en rende compte. Ma main s'est avancée vers ce que je n'identifiais pas encore comme un objet distinct de l'arbre. C'est en le touchant que j'ai réalisé que c'était dur, plus dur que de l'écorce, plus lisse aussi.

En le suivant du doigt, je me suis rendu compte que l'objet, une sorte de vase, fait environ une vingtaine de centimètres de long. Une partie plus étroite forme comme un goulot, elle est percée de petits trous. Je n'ai aucune idée de ce que cela peut être.

Intrigué, je continue à élaguer, mais en étant vigilant : il ne s'agirait de rater quelque chose d'autre. Au fond du terrain, une rangée de genévriers a progressivement envahi les lieux. Visiblement, cela fait un moment. Cela forme un épais buisson, les plus anciens, tombés au sol, restant enchevêtrés dans ceux qui leur ont succédé. Et plus j'en coupe, plus j'en retire, plus je vois que le buisson – imposant – est en fait constitué de tout un ensemble de genévriers, entrelacés, agrippés les uns aux

autres. Les branches forment un réseau solide, et extrêmement résistant à mes tentatives d'intrusions. Je dois me tailler un chemin comme au milieu d'une forêt vierge... une forêt vierge d'un mètre ou un mètre vingt de haut. Je n'ai pas les bons outils, je décide donc de remettre l'exploration à plus tard.

*

Dès le lendemain, je reviens, après avoir fait un détour par un magasin de bricolage, où je me suis fourni en diverses cisailles, sécateurs, scies... Et j'attaque le buisson, pour me dégager la vue. Une bonne heure d'efforts plus tard, je constate que l'espèce de pot sur laquelle je suis tombé n'est pas un modèle unique : dans ce qui constitue pratiquement une haie de genévriers de presque vingt-cinq mètres de long, je retrouve rapidement une dizaine de pots identiques. Tous sont tombés au sol, visiblement, ils constituent une des couches les plus anciennes du buisson. Certains sont presque intacts, d'autres sont brisés. Je retrouve, dans certains cas, des tessons plus ou moins enfouis.

Je prends alors mon téléphone portable, et je fais deux photos, l'une d'un pot qui semble intact, l'autre de tessons à demi enfouis. Et je fais défiler mon agenda, jusqu'à tomber sur le nom d'une relation de travail – du temps où j'avais un travail – avec qui j'ai déjà eu l'occasion de parler d'archéologie.

« Jean-Olivier, je viens de trouver plusieurs exemplaires de ce qui figure sur la première photo dans une sorte de haie de genévriers. Je suis dans le Lubéron. Aurais-tu une idée de ce que cela peut être ? ». J'envoie le MMS, et je décide d'aller me reposer : en quelques jours, je viens de retourner beaucoup de terre, et de faire davantage d'efforts que sur toute l'année dernière...

Mais j'ai à peine l'impression de m'être assoupi qu'un bip me réveille. Un SMS. Serait-ce déjà Jean-Olivier ?

« Marc, cela ressemble furieusement à une ruche. Mais ce type de modèle n'est pas très courant. Je ne suis pas un expert, mais il me semble que les ruches médiévales étaient plutôt en paille, et après ce sont des ruches à cadres mobiles. Je me renseigne un peu et je t'appelle. Précise moi juste le matériau, et si tu peux me faire une photo de près ».

Me voilà donc à refaire une photo d'un tesson. Le mystère devient intéressant ! Mais je connais un peu le milieu des universitaires, et je suppose que mon ami n'aura pas de réponses dans l'heure. Je décide donc de ne rien faire, et de retourner à ma sieste. Cependant, le fait d'avoir éveillé sa curiosité met mon imagination en mouvement. Qu'y a-t-il donc là bas, dans les genévriers ?

*

Ce n'est que le lendemain matin que je reçois des nouvelles de mon ami. « Ne touche à rien. C'est fou, ou pas. Je t'appelle dans vingt minutes ». Pour le coup, autant j'avais réussi à ne pas trop gamberger depuis hier, autant, là, les vingt minutes qui suivent me semblent incroyablement longues. Et enfin le téléphone sonne et son nom s'affiche sur l'écran.

– Marc, pour l'instant on ne peut être sûrs de rien, mais il faut absolument qu'on voit ça en vrai, pour savoir. J'ai un collègue archéologue, celui que j'ai consulté, qui a une idée, mais qui a du mal à y croire. Tu peux me dire où tu es ? Et on vient directement en voiture.

– Bonjour, Jean-Olivier ! Comment vas-tu ? lui dis-je en riant. Tu m'as l'air tout retourné, c'est à ce point là que tu en perdes tes bonnes manières ?

– Excuses-moi, Marc, tu as raison, je suis très excité, et encore, tu ne vois pas mon collègue ! Il trépigne littéralement ! Ce que tu nous a envoyé comme photo est très intéressant, si c'est ce qu'il croit.

– Tu m'intrigues, Jean-Olivier. Tu ne veux rien me dire ?

– C'est prématuré, cela paraît un peu fou. Dis-moi où nous pouvons nous retrouver, et nous partons immédiatement. Mais si nous ne nous trompons pas, tu ne vas pas en croire tes oreilles !

Nous convenons de nous retrouver à Peypin d'Aygues, et pendant que nous discutons, je l'entends pianoter, probablement sur son ordinateur, il doit être en train de regarder l'itinéraire. Il m'annonce qu'ils ont environ 8h de route, il est 10h30, nous convenons de nous retrouver à 18h30 à la terrasse du café qui se trouve sur la place de la fontaine.

La journée passe, curieusement. Par moment, le temps semble s'arrêter, puis, subitement, s'accélérer de nouveau. Je décide, vers 15h, d'aller nager. Cette activité me détend, elle me permet de me concentrer sur moi, de vider mon esprit. Je parcours une trentaine de longueurs. Puis, à 18h20, je viens m'installer en terrasse, à côté de la fontaine qui donne son nom à la place, sous un marronnier. J'ai pris un livre, je me dis que, pour peu qu'ils soient un peu retardés sur la route,

l'attente peut durer un peu. Je commande un jus de fruits. Mais je n'ai pas longtemps à attendre : bientôt, une voiture immatriculée 75 se gare de l'autre côté de la rue, et Jean-Olivier me fait signe de les rejoindre. Il fait rapidement les présentations, et me propose que nous allions voir immédiatement sur place. L'homme à côté de lui, Hervé Gérard, est archéologue. Spécialiste de la Rome antique. Et pendant le trajet, il m'explique ce qu'il imagine.

« Les abeilles, on le sait par les fouilles et par les textes, sont pratiquement les premiers animaux que l'homme a élevé. Les Grecs, les Égyptiens, les Étrusques, les Phéniciens, tous avaient des ruches. Ainsi, Éros, dans la mythologie grecque, enduisait les pointes de ses flèches de miel, pour adoucir le cœur de ses victimes. Aristée est, dans ce domaine, une figure centrale : le culte voué à ce fils d'Apollon et d'une nymphe met en scène les pratiques agricoles, dont l'apiculture. Bref, sans faire un cours d'histoire, l'apiculture est largement connue. Chez les grands auteurs romains qui ont écrit sur l'agriculture, Columelle, Varron, Pline l'Ancien, et Virgile, le poète, dans *les Géorgiques*, on retrouve des mentions consacrées à l'apiculture. Or on a retrouvé la trace, chez les romains, de ruches en osier, en écorce, en fêrle, mais aussi de ruches en poterie. Du coup, je me demande, même si ça peut sembler incroyable, si vous n'avez pas découvert des ruches romaines, ou gallo-romaines ! ».

Le silence se fit dans la voiture. J'étais abasourdi. Puis la raison me revint.

– Mais les genévriers, ça ne vit pas aussi longtemps, si ? demandais-je.

– Eh bien, justement, je n'en avais aucune idée, dit Hervé, alors j'ai consulté un collègue, spécialiste des plantes, on appelle ça un archéobotaniste. Et il m'a dit que le genévrier peut vivre 1000 ans, et que certains spécimens rares datant de 2000 ans ont déjà été retrouvés ! Alors ce n'est pas impossible. Vous comprenez pourquoi nous avons voulu venir voir sur place tout de suite ?

À nouveau le silence. Qu'il rompit quelques instants plus tard.

– Pendant que nous faisons la route, j'ai également pensé à autre chose, reprit-il. Vous n'installez pas des ruches en pleine nature, à des kilomètres de toute habitation. Donc, si ce sont bien des ruches gallo-romaines, il doit y avoir pas très loin des vestiges, et tout n'a peut être pas été retrouvé et identifié.

– En effet, vous avez raison, répondis-je. Doublement, même. En effet, votre raisonnement est logique. Et, surtout, il corrobore ce que certains, par ici considèrent comme acquis : il pourrait y

avoir une villa gallo-romaine dans les environs, même si elle n'a jamais été retrouvée, car une pierre gravée, avec une dédicace, a été retrouvée. J'ai appris cela par hasard, en discutant avec l'instituteur. Je crois me souvenir qu'il m'a dit que la pierre en question a été datée du Ier siècle. Certains l'appellent la pierre de Novellia Paterna – du nom de la dame mentionnée sur la pierre !

Nous étions arrivés. Hervé prit un grand sac dans le coffre, et je les emmenais vers le fond du terrain. Il était un petit peu plus de 19h, nous avions encore presque trois heures de jour devant nous. Je leur montrais les différents objets que j'avais repérés, et laissais Hervé s'approcher. Jean-Olivier, lui, vint se placer à côté de moi. La tension monta d'un cran, pendant qu'Hervé observait certains des tessons. Avant de toucher à quoi que ce soit, il avait pris la précaution de prendre une photo d'ensemble de la zone, bien plus précise que ce que j'avais fait moi. Pour cela, il avait ouvert son sac, rempli de matériel. Il avait également délimité la zone, un carré de vingt centimètres sur vingt.

Je ne sais pas quelle heure il était quand Hervé s'est retourné vers nous.

– Il va y avoir du travail, dit-il. D'abord des analyses pour confirmer que la poterie est bien gallo-romaine, puis des paperasses par dizaines. Mais ce terrain va devenir un sacré champ de fouille. En effet, en général, juste à côté des ruches, il y avait un abri, pour celui qui était chargé de les surveiller. Il y a les ruches, mais je suis convaincu qu'il y a bien plus que cela à trouver ici... Au moins l'abri, mais peut-être aussi toute la villa. Vous aimez l'aventure ?

*

Aristée est revenu. Il a contribué à écarter les *Phonoi*, ces esprits du meurtre, de l'assassinat et du massacre, qui s'étaient acharnés, plusieurs mois durant, à me couper du monde. C'est dans cette ruche, finalement, que j'ai retrouvé le fil de mon existence... je viens d'y découvrir un nouveau sens à ma vie, une raison de continuer à avancer. Dans cette ruche, dans ce buisson, au bout de ce terrain que seul le hasard m'a confié.